

Une érotique de la psychanalyse de Sarah Chiche
Les enténébrés de Sarah Chiche

Louis-Daniel Godin

Numéro 270, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92259ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Godin, L.-D. (2019). Compte rendu de [*Une érotique de la psychanalyse de Sarah Chiche* / *Les enténébrés de Sarah Chiche*]. *Spirale*, (270), 81–83.

Les débuts de la fin

Si je devais établir un seul lien entre le roman et l'essai de Sarah Chiche publiés à moins de trois mois d'intervalle, je dirais qu'ils sont résolument portés par un désir de présenter les histoires passionnelles qui s'intriquent aux grands récits. Dans *Une histoire érotique de la psychanalyse*, Chiche propose une suite de fragments biographiques de figures féminines qui ont façonné la psychanalyse. Dans son troisième roman, *Les enténébrés*, par ailleurs lauréat du Prix de la Closerie des lilas, attribué exclusivement à des œuvres de femmes, on suit le récit de Sarah, psychanalyste et écrivaine (à l'instar de l'autrice), qui remonte le fil de son histoire familiale pour en combler les trous alors qu'elle vit une histoire adultère sur fond de fin du monde.

UNE HISTOIRE ÉROTIQUE DE LA PSYCHANALYSE : REFAIRE L'HISTOIRE

Dans son essai, Chiche consacre un tout petit chapitre à *L'origine du monde* de Courbet (1866), ce tableau réaliste longtemps jugé scandaleux qui représente en gros plan un sexe féminin. D'abord commandée par le diplomate turc Khalil Bey, camouflée par un petit rideau sur le mur de sa salle de bain, la toile aboutit en 1955 dans la maison de campagne de Jacques Lacan, dissimulée derrière un panneau de bois peint par André Masson – le beau-frère du psychanalyste –, installé sur un cadre coulissant permettant de cacher ce qui était alors irreprésentable : le sexe de la femme. Le destin de cette toile peut servir de cas de figure pour illustrer ce qu'il en est du féminin durant le siècle où la psychanalyse prend son essor. Comme une lumière aveuglante au regard masculin, une vérité qu'il s'agirait de révéler et de maîtriser à la fois, la sexualité féminine accède aux représentations et s'inscrit dans le discours social non sans échapper à un certain contrôle. « *En réalité, ce sexe mis sous le regard de qui peut supporter l'observer est celui de toutes les femmes* », écrit Chiche, faisant quant à elle le choix de lever le voile sur les histoires de femmes qui, « *dès le départ [...], ont fait l'histoire de la psychanalyse comme théoriciennes, créatrices, et penseuses* ». « *Fougueuses, combattives, excessives, parfois fatales pour qui les approche aussi bien que pour elles-mêmes, les femmes dont il est question dans ce livre brûlent d'un feu que rien ne vient éteindre – parfois au risque de s'y calciner.* » Ce projet se déploie sur 53 chapitres dans lesquels on suit notamment l'histoire de femmes psychanalystes qui ont contribué à l'édifice théorique

UNE HISTOIRE ÉROTIQUE DE LA PSYCHANALYSE

SARAH CHICHE
Payot, 2018, 304 p.

LES ENTÉNÉBRÉS

SARAH CHICHE
Seuil, 2019, 368 p.

de leur pratique (Anna Freud, Mélanie Klein, Lou Andreas-Salomé, Marie Bonaparte, Anne Dufourmantelle), de célèbres patientes (Bertha Pappenheim, Dora, Sabina Spielrein, Marilyn Monroe, Catherine Millot) et d'écrivaines qui ont entretenu un rapport frontal ou oblique à la psychanalyse (Virginia Woolf, Anais Nin, Marie Cardinal, Marguerite Duras). À l'issue de cette traversée de vignettes présentées de manière chronologique, on remarque l'absence de figures non moins importantes telles que Julia Kristeva, Françoise Dolto et Luce Irigaray. On note aussi une dette intellectuelle à l'endroit de l'historienne Élisabeth Roudinesco, qui ne fait malheureusement pas partie du portrait, mais dont le travail de recherche colossal est cité à de nombreuses reprises.

Il y a bien eu une époque où l'on prenait sa maîtresse ou sa fille en analyse : cette genèse incestueuse renferme son lot d'histoires fascinantes et malheureuses qui « *doivent être restituées dans leur contexte historique* », celui d'une pratique en train de prendre forme et d'établir son cadre éthique. Or, dans l'essai, ces épisodes prennent naturellement leur place, sans être contournés honteusement et sans être employés comme pièces à conviction pour discréditer l'approche psychanalytique. Par contre, Chiche effectue ponctuellement des remises à l'ordre légèrement didactiques sur certains points litigieux et idées reçues (on compte notamment un chapitre éclairant sur le rapport de Freud à l'homosexualité). Ces critiques bienvenues dans l'essai donnent lieu aux passages les moins réussis du roman – dont il sera question plus loin –, où elles sont en effet assumées par la narratrice et produisent dans ce cadre-là un effet de discordance. Bref, en proposant une histoire « féminine » de cette discipline, Chiche se positionne éthiquement et idéologiquement. Ainsi, elle ne se gêne pas pour formuler des critiques sévères à l'endroit de propos tenus par certains analystes d'hier et d'aujourd'hui. Si la psychanalyse propose un discours « *légitime, mais aussi original et décapant sur la sexualité et l'amour* », dont elle transmet les enseignements, elle lui reproche d'avoir longtemps voulu « *conserver jalousement pour elle-même* » ce discours. Chiche salue les avancées politiques et éthiques entraînées par les études de genre, lesquelles ont contribué à mettre en lumière les normes sociales encadrant injustement la sexualité de façon asymétrique. Cela dit, elle souligne que les sujets souffrent encore du sexuel dans leur vie. « *La libération sexuelle n'a pas du tout entraîné moins de culpabilité* », note Chiche. La psychanalyse se penche sur les affects, et elle a conséquemment encore quelque chose à dire sur la jouissance, « *dont le terme ne cesse de reculer, inhibant et épuisant les individus d'une autre manière, mais pas moins cruelle*. » Il n'en reste pas moins qu'il y a selon elle de quoi « *frémir[r] de honte* » devant l'« *horrible dédain* » exprimé longtemps

par les analystes à l'endroit des études de genre. À la suite de Jean Allouch, elle remarque que « *des pans entiers de l'érotique sont restés inexplorés un siècle durant* » en raison de ce rejet. Cette perspective lui permet d'aborder les femmes de son ouvrage comme des sujets qui « *ont en commun le refus de se conformer aux assignations et aux normes liées à leur sexe et à leur genre*. » Autrement dit, les femmes de ce livre ont fait l'histoire pour avoir refusé un destin assigné pour elles.

De ces histoires, je retiens celle – paradoxale – de Marie Bonaparte, à qui l'on doit certaines des premières traductions françaises de l'œuvre de Freud. On apprend que Bonaparte était « *[c]onvaincue d'avoir un cerveau d'homme dans un corps de femme* ». Alors qu'elle publiait sous un pseudonyme un article portant sur le droit des femmes à l'orgasme « *avec une audace incompréhensible pour son époque* », Bonaparte s'imposait de violentes interventions chirurgicales visant à se « *guérir* » de sa frigidité. L'essayiste se penche aussi sur le destin d'Anna Freud, qui a souvent été identifiée à la fois comme homosexuelle et homophobe. Chiche signale notamment que la venue au monde d'Anna a coïncidé avec un vœu d'abstinence prononcé par son père : « *Étrange destin que celui d'une fille dont la naissance signe la fin de toute relation sexuelle de ses parents*. » Derrière les écrits de cette femme croyant à l'efficacité d'une psychopédagogie à visée éducative se cache uneoureuse qui discutait jusqu'à tard dans la nuit avec sa compagne, Dorothy Tiffany Burlingham. Enfin, Chiche salue le génie avec lequel David Cronenberg a mis en scène la relation tumultueuse entre Jung et Sabina Spielrein dans *A Dangerous Method* (2011). Toutefois, ce qui importe à l'essayiste, c'est surtout la manière dont les travaux de Spielrein ont « *anticip[é] de façon foudroyante et géniale les théories ultérieures de Freud sur la pulsion de mort* ». On apprécie cette manière de faire l'histoire par laquelle les vies de femmes ne constituent pas des parenthèses dans leurs histoires à eux, mais plutôt l'inverse. Il est à cet égard significatif que les derniers mots de Chiche soient consacrés à son propre analyste, non pas pour relayer sa parole, mais parce qu'il a « *[su] se taire et contenir, par sa seule écoute, la violence de [s]on désespoir et de [s]a destructivité* » : « *[S]ur son divan, du fond des ténèbres où je gisais démembrée par l'amour, [j'ai pu] devenir libre, des autres comme de moi-même, et trouver, plus encore qu'une parole, une écriture : la mienne*. » Cette écriture sortie des ténèbres, il faut justement lire *Les enténébrés* pour en apprécier toute la profondeur.

LES ENTÉNÉBRÉS : DÉFAIRE L'HISTOIRE

En 2016, en pleine crise des migrants, la narratrice des *Enténébrés* se rend à Vienne pour interroger des Syriens fuyant leur pays d'origine dans le but d'écrire un article destiné à une revue de psychologie. Elle rencontre là-bas un célèbre violoncelliste dont elle tombe amoureuse et qui devient son amant. L'héroïne de son roman s'inscrit ainsi parfaitement dans la lignée des femmes dont son essai fait l'histoire. Dans *Les enténébrés*, la mort apparaît comme le point de fuite de l'amour. «*La pensée me traverse de me défenestrer tout de suite pour nous épargner d'avoir à vivre la joie dévastatrice des années qui viennent.*» Violence, destruction, dévastation : on se rend vite compte de l'importance thématique accordée par l'auteur à la pulsion de mort, dans un livre comme dans l'autre. Ce concept marque un tournant dans la théorie psychanalytique. Il s'agit du moment où Freud, frappé par les horreurs de la Première Guerre mondiale, postule que tout sujet cherche à jouir à l'encontre de son bien. Alors qu'il considérait le principe de plaisir comme le plus structurant de l'appareil psychique, Freud revoit sa théorie lorsqu'il prend acte de la compulsion de répétition : tout sujet est amené à revivre des expériences douloureuses, non parce qu'elles satisfont un besoin immédiat, mais parce qu'elles sont connues, anciennes, voire antérieures à l'entrée dans la parole. La jouissance a à voir avec cette quête impossible par laquelle le sujet veut disparaître à lui-même, cherchant inconsciemment à rejoindre le néant de son origine. Cette hypothèse structurante en psychanalyse trouve de nombreux échos dans le monde d'aujourd'hui, notamment lorsqu'il est question d'analyser les guerres, les dépendances ou les ravages du capitalisme sur l'environnement. «*La pulsion de mort vient du futur*», écrit le philosophe et psychanalyste Pierre-Henri Castel dans son essai *Le mal qui vient* (2018). Il entend par là que cette force qui nous pousse à jouir sans entraves a toutes les chances de s'intensifier maintenant que la fin du monde s'installe dans un horizon « historique » et non « cosmologique », c'est-à-dire entraînée par les humains et leur mode de vie. Cette théorie est explicitement citée dans *Les enténébrés*, où Castel – conjoint de Chiche – trouve dans le personnage de Paul – conjoint de la narratrice – un avatar.

Cela dit, la portée autofictive du texte m'intéresse moins que la manière dont l'œuvre fait sienne cette articulation entre la jouissance et le temps. Le roman, qui à cet égard est tout le contraire de l'essai, fait voler en éclats la chronologie. Les lecteurs les plus zélés liront comme moi le livre avec un crayon à la main afin de reconstruire, branche par branche, l'arbre généalogique dont il est question. D'autres se laisseront à raison porter par le rythme qu'engendre cette forme éclatée. On avance parfois dans le noir, sans distinguer les temps et les objets du récit. C'est souvent à la fin d'un chapitre que s'éclaire la nature des scènes qui précèdent. Ainsi, la narration nous fait vivre ce que Sarah expérimente à son tour : l'avenir se transforme pour elle à mesure que le passé révèle sa vérité et qu'elle trouve les pièces manquantes de son « *monstrueux puzzle* » familial en remontant plusieurs générations.

Dès lors, certains motifs d'écriture comme l'infanticide permettent de prendre la mesure de ce cercle. «*Si tu n'avais pas été normale, Sarah, on t'aurait étouffée sous l'oreiller à ta naissance [...]. Ton père me l'avait promis*», confie la mère à sa fille. À la manière de la parole qui se déploie selon le mouvement de l'association libre dans le cabinet de l'analyste, cette potentielle mort est directement liée dans le roman à l'extermination de 800 enfants atteints de maladie mentale à l'hôpital psychiatrique de Steinhof entre 1941 et 1945, qui est liée à la fausse couche de la narratrice, qui est liée à l'enfance que lui fait revivre son amant, etc. Le passé et le présent se confondent, tout comme la petite et la grande histoire, l'intime et le politique. Les passages les plus aboutis me semblent être ceux qui, justement, assument le plus franchement cette poétique. «*Et soudain, dans le parc, je vois, devant nous, empilés sur la terre crevassée, les corps des Syriens recouvrir les corps des Rwandais qui recouvrent les corps des Bosniaques qui recouvrent les corps des victimes du nazisme qui recouvrent les corps des Soviétiques [...] qui recouvrent encore des corps empilés sur des corps empilés sur des corps empilés, pyramide de cadavres qui monte jusqu'à un ciel sans oiseaux. Il n'y a plus rien. Rien n'existe plus.*» Chiche écrit à une époque où l'on réalise que la jouissance n'est pas une ressource renouvelable : la destruction aura un terme, les corps finiront un jour de s'empiler. Malgré la gravité de ce constat pessimiste, il y a une force de vie chez elle, qui tient peut-être au fait d'écrire « malgré tout ». Tout se passe comme si la fin du monde n'annonçait ni la fin de l'écriture ni celle du désir. Peut-être a-t-elle déjà eu lieu, se dit-on en refermant le livre. Avec ces deux textes, Chiche fait habilement danser des fantômes.